

LE REFUSÉ

PARIS

Rédacteur en chef

JULES LERMINA

BUREAUX

17, Rue Vivienne

LYON

Directeur

JULES FRANTZ

BUREAUX

32, rue de l'Arbre-Sec

ABONNEMENTS: 3 mois, 2 fr.; — 6 mois, 3 fr. 50; — Un an, 6 fr.

BUREAUX DE VENTE A LYON: Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS: Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

Samedi prochain le *Refusé* publiera un numéro-charge de la *Marionnette*.

Jusque-là, rien de bien extraordinaire; mais voici en quoi consiste la surprise annoncée dans notre dernier numéro :

Les rédacteurs du journal
LA MARIONNETTE
seront critiqués et jugés par les
véritables rédacteurs du
JOURNAL DE GUIGNOL

Jules Lermina ayant été forcé de s'absenter de Paris pour quelques jours encore, nous avons prié notre ami Moreau de Bauvière de vouloir bien le remplacer, cette semaine, auprès des lecteurs du *Refusé*.

PARIS

9 mai 1868.

Mon cher Frantz,

Je change le titre qui m'est habituel depuis quelque temps, attendu que c'est de Paris que je vous écris cette fois. Oui, j'ai quitté pour trois jours les brouillards de l'Angleterre. Les boulevards me manquaient; j'avais besoin de revoir leurs coquettes et gaillardes bottines que l'on cherche en vain dans les Trois-Royaumes.

Si fraîche, si blonde, si élégante qu'elle puisse être, la femme anglaise est décourageante lorsqu'on regarde ses pieds. Figurez-vous un clocheton gothique-mauresque s'élançant d'une base en style indien. Certes le Dieu qui a fait ces pieds-là est bien le même qui créa ceux du paon et la queue des sirènes.

Mais je suis encore pour quelques heures à Paris, restons-y.

Depuis que j'ai posé de nouveau le pied sur le macadam de Monsieur Haussmann, je n'entends parler que de la première communion du Prince Impérial, ce qui est un fait bien intime pour être rendu aussi public, — mais on aime cette façon chez nous. — Je n'ai pas été du nombre des privilégiés qui ont assisté à la cérémonie; mais je prétends assez connaître l'esprit avancé de mon siècle pour savoir comment tout s'y est passé.

On a dû, tout d'abord, n'admettre que l'intimité; car on sait maintenant dans toutes les classes — et même à Rome quoi qu'on en dise — que la question politique et la question religieuse n'ont plus rien de commun. C'est parce que je le sais moi-même, que je puis parler de la dernière à cette place.

On a dû écarter toute pompe luxueuse et mondaine, car on sait aussi que sans l'austérité toute apparence de conviction n'est qu'une parade.

Enfin, Monseigneur Darboy qui est un homme ayant, au premier chef, charge de répandre les idées morales et justes, a dû parler au jeune homme à peu près dans ces termes :

« Mon cher enfant,

« Je dois commencer en vous parlant, par supprimer le titre de Prince, attendu que Prince veut dire premier, et qu'en ouvrant le livre de la religion dont je suis ministre et dans laquelle vous êtes élevé, j'y trouve ce mot sublime de l'égalité humaine : « Les premiers seront les derniers. » Je ne vous appelle pas premier, parce que tous les hommes sont frères, et qu'entre frères il n'y a pas de premier, et je vous dis : « Mon enfant » pour vous apprendre qu'il n'y a qu'une couronne au monde : celle des cheveux blancs.

« C'est avec cette conviction première que vous devez vous préparer à l'acte symbolique que vous allez accomplir, car coupable est celui qui met entre lui et les autres une barrière d'orgueil, et sacrilège est-il lorsqu'il croit pouvoir enchaîner ou détruire le droit natif et imprescriptible de ses frères : la liberté !

« C'est au nom de cette liberté que je vous parle, à vous plus qu'à tout autre; cette liberté que Jésus est venu apporter au monde; cette liberté qui met à son pilori tous les Denys de Syracuse; cette liberté enfin, que l'on ne peut nier ou combattre sans sottise ou sans crime !

« Vous allez recevoir en vous, Dieu, sous la forme du pain, et je dois vous dire le sens caché, le sens vrai de cet acte. Le mot n'est rien qu'une source d'erreurs. L'idée seule est quelque chose, et c'est l'idée que je m'efforcerai de montrer claire et humaine à votre esprit et à votre cœur. Je voudrais que ma parole pût la rendre lumineuse, éclatante, et vous en entourer, et vous en éblouir, et vous en pénétrer !...

« Dieu veut dire : justice, et l'absorption du pain signifie que l'homme doit être affamé de cette justice; qu'il doit la rechercher partout et toujours; qu'il doit s'en nourrir, en faire sa force, son amour, son but, sa vie !

« Sondez donc votre cœur, et demandez-vous si vous séparez bien l'injuste du juste; si c'est avec intelligence que vous vous approchez de cette table; si c'est avec conviction que vous vous dites disciple de celui qui n'avait pas pierre où reposer sa tête.

« Rien ne peut être moins prévu que les destinées des hommes; rien n'est moins assuré que la réalisation des espérances, qu'elles soient légitimes ou seulement profondes. Un jour peut-être, mon enfant, serez-vous mendiant le long du chemin; un jour peut-être serez-vous revêtu de la charge la plus redoutable qui soit au monde : celle de conduire des hommes. Dans l'un ou l'autre cas, tenez votre place sans cynisme comme sans orgueil. Mendiant, ne pesez pas en bas. Chef, ne pesez pas en haut !

« Sachez que partout où il se trouve, l'homme doit marcher, et que la conscience est un bien qui appartient à chacun. Rappelez-vous que si les événements gouvernent souvent la vie, le hasard gouverne toujours la naissance; et si, par aventure, le démon de l'ambition et de l'orgueil vous soufflait des mots comme : l'Etat c'est moi ! ramenez vos regards vers la terre dont vous êtes sorti, et voyez que c'est la même poussière qui emplit la fosse commune et les tombeaux de Saint-Denis.

« Approchez maintenant. »

Et le jeune homme recueilli et convaincu, a dû s'avancer et dire en son cœur : Si je suis mendiant je ne fléchirai jamais le genou; si je suis souverain je ne le ferai jamais fléchir.

Décidément, mon cher ami, la religion a du bon et aussi les archevêques (1).

Serrons-nous donc la main, puisque tout est bien.

A vous,

E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

LYON

A propos du dernier article de notre ami et directeur Jules Frantz sur la conférence du révérend jésuite Félix de la C^{ie} de Jésus.

Le destin vous condamne à lutter sans répit dans l'arène poudreuse; pour moi, je me contenterai, quelque temps du moins, de vous y admirer de loin et sans envie. Le printemps m'a appelé sous une hutte de feuillage, où je suis déjà en train de transformer ma petite plume de fer en un long hoyau. Du papier et de l'encre, foin ! Je veux gratter la terre... gare aux taupes, aux vers, à tous les hideux insectes dont elle pullule !...

A propos de cela et de votre dernière chronique, mon cher Frantz, permettez-moi quelques mots sur nos Révérends Pères Jésuites. C'est une race que j'aime et que je vénère; matin et soir, et plusieurs fois le jour, j'invoque tous les bienheureux de son martyrologe, depuis saint Varade, Guignard, Garnet, etc., pendus, roués ou écartelés, jusqu'à saint Malagrida, brûlé vif en Portugal. Leurs doctrines et leurs actes justifient pleinement ce culte privé.

C'est pourquoi, mon cher ami, je m'afflige que la

(1) Le *Refusé* est une arène indépendante. J. F.

pièce de cent sous, que vous avez laissé engouffrer dans le tourniquet de la rue Sainte-Hélène, vous revienne au cœur avec tant d'amertume; et certes je m'estimerai heureux si je parvenais à aider à sa digestion.

D'abord, parlez franchement..., regretteriez-vous si vivement cette pauvre pièce si elle était tombée dans la bourse de velours d'une jeune et jolie quêteuse?... Eh ! qui vous contraignait d'aller poser vos cinq francs sous la pompe aspirante du grand saint Ignace ? Je vous trouve bien candide de mordre à un tel hameçon, comme si vous ne saviez pas à quoi vous en tenir sur l'asticot !... D'ailleurs, n'avez-vous pas vendu votre contremarque 3 fr. 25 c. ?

Quoi ! c'est pour trente-cinq misérables sous que vous faites tant de tapage !...

En vérité, mon cher Frantz, on dirait que vous êtes né d'hier, que vous n'avez jamais été initié à tant de négociations de confessionnal, à tant d'habiles captations devenues célèbres, que vous ignorez le cri des fameux diplomates du lit de mort : *La bourse ou l'enfer* ! Que diable, on ne connaît que cela à Lyon et ailleurs !...

Et devant de tels faits, vous qui n'êtes ni femme, ni bête, ni vieux, ni même agonisant, vous avez la naïveté de faire sonner vos quelques centimes !...

Je sais parfaitement qu'on ne payait pas aux sermons du Christ... mais le père Félix n'est pas le Christ ! D'autre part, le Christ prêchait en plein air, sur des montagnes ou sur les bords du Jourdain, tandis que le père Félix a récité ses improvisations dans une chapelle sans rivale à Lyon, paraît-il, et où l'on entendra, si on ne l'entend déjà, un orgue d'une centaine de mille francs !...

Et c'est devant de tels faits que vous osez....

Tenez !... je vous fais grâce de mon refrain; mais en revanche, je veux vous rappeler une jolie historiette que raconte si bien notre ami Charles Sauvestre.

La maison des Jésuites de la rue de Sèvres, à Paris, s'est aussi donné, depuis quelques années, le luxe d'une chapelle qui est un véritable palais. Or, la principale occupation de ces Révérends-là est de confesser les riches et aristocratiques pénitentes du faubourg Saint-Germain.

L'édifice montait, montait, large, monumental... Voici qu'un jour vint à manquer l'argent nécessaire à son couronnement... Déjà on avait eu recours à tous les expédients : nos Pères ne savaient donc à quel saint se vouer... soudain, l'un d'eux eut une singulière inspiration !...

C'était le confesseur le plus aimé, le plus couru du noble faubourg; il était de toutes les œuvres; l'on ne faisait rien sans lui demander avis; aussi la plupart du temps ne savait-il où donner de la tête... toutes les filles des croisés le voulaient à la fois !...

Donc ce saint Père, dans la nécessité pressante où se trouvait sa Maison, imagina... une LOTERIE !... Mais, loterie de quoi ? Toutes les ressources avaient été épuisées... quant aux indulgences et aux prières, on en a toujours tant abusé qu'elles ne pouvaient donner grand produit !...

Bref, le bon Père se mit lui-même... en loterie !

Les nobles pénitentes de l'ingénieux jésuite s'arrachèrent les billets... Ce fut, dit-on, la marquisie T... qui gagna... on en glosa bien un peu par la ville, et surtout dans le faubourg; mais... les Révérends Pères avaient rempli leur escarcelle !...

— Un dernier mot, mon cher Frantz, en faveur de ces bons Pères. — Pourquoi jeter sur eux seuls le reproche d'une simonie commune à toute la gent sacerdotale ? Est-ce seulement chez les Jésuites qu'on paie pour entrer, pour s'asseoir, pour prier ? Est-ce seulement dans leurs chapelles que l'autel est un comptoir où se vendent, se marchandent et s'achètent, sermons, messes, prières, dispenses, indulgences, sacrements et le reste ?...

Quel était le tarif des Apôtres ? Combien Jean prit-il au Christ pour lui administrer le baptême ? Je ne sais. Mais, j'ai un filleul, et je sais ce qu'il en coûte pour faire laver la tache originelle du nouveau-né; je connais des gens qui ont débattu le prix d'un mariage comme celui d'une marchandise quelconque. — Est-ce que, pour les enterrements, tout n'est pas coté, tant le prêtre, tant le chantre, tant l'enfant de chœur, tant le cierge, tant le brancard, tant la sonnerie ou l'oremus, etc... ?

Il faut que le prêtre vive de l'autel, saint Paul l'a dit.

Soit !... Mais saint Paul a-t-il dit aussi que l'on aurait des équipages et des crosses d'or, que l'on s'envelopperait de pourpre et de soie, que l'on porterait des rubis au doigt et des diamants sur la poitrine ?... Au temps de saint Paul, était-il répandu ce dicton si populaire aujourd'hui :

« Quand on a affaire au bon Dieu, c'est le Diable ! »

Denis BRACK.

NOTES DU REFUSÉ

L'Académie française continue les saines traditions. Les trente ou quarante vieillards qui ronflent sous la coupole de l'Institut viennent d'admettre parmi eux un nouveau camarade de dortoir.

Cet élu répond au nom d'Autran (Joseph), et s'il vient dormir là, on peut dire qu'il l'a bien mérité.

Les académiciens n'ont fait en le nommant que lui appliquer la peine du talion.

Ma femme de ménage, qui fait de la littérature quand elle ne fait pas mon lit, m'assure que M. Autran a commis des chefs-d'œuvre. La contrarieur serait m'exposer à trouver un beau soir mon traversin rembourré des œuvres complètes de Joseph, et bien que j'aie lu *la Belle au bois dormant*, je n'ai pas envie de dormir pendant sept années consécutives, quitte à me réveiller ensuite dans un état d'hébétément voisin du *Constitutionnel*.

Le poète Joseph avait pour concurrent à l'Académie Théophile Gautier, auquel il faut pardonner de s'être fait le poète ordinaire du *Moniteur*, puisqu'il a écrit *Mademoiselle de Maupin*.

J'avoue que je ne comprends pas du tout Théophile Gautier, et sa conduite aussi bien que celle de Jules Janin me semble extraordinaire.

Autrefois, la principale préoccupation de ces deux remarquables écrivains était d'écrire de belles pages; aujourd'hui ils mettent leur amour-propre à monter ou à descendre plus ou moins d'escaliers.

Jadis, ils s'endormaient en rêvant de beaux livres, à l'heure qu'il est ils se disent en quittant leur caleçon et avec toute la conscience d'un devoir accompli :

« Allons, j'ai monté 790 marches aujourd'hui, je puis m'endormir tranquille. »

Et ils se laissent aller à un doux sommeil, entrevoyant dans des rêves parfumés la tête de M. Viennet.

J'ignore complètement si la gymnastique est ordonnée par les médecins à MM. Gautier et Janin, qui tous deux me paraissent menacés et même atteints d'obésité, mais dans ce dernier cas je préférerais les voir monter à cheval et même à âne que de les voir sans relâche monter chez M. Jules de Carné.

Ce métier de commissionnaire sans médaille ne peut convenir à des hommes d'esprit et de talent.

Au surplus MM. Gautier et Janin ne peuvent pas se faire illusion; ils savent fort bien qu'en se présentant à l'Académie, leur seule chance est d'y être refusés.

Qu'un homme comme moi, par exemple, qui ne suis rien, qui n'ai rien fait, qui ne possède aucun titre littéraire, parte pour Orléans dans le but de décider M. Dupanloup à faire de moi son collègue à l'Académie, c'est là une prétention assez bouffonne pour être trouvée raisonnable et admissible par tout le monde; mais que des écrivains de la valeur de MM. Janin et Gautier aient l'étrange audace de se présenter à l'Académie, c'est ce qui nous jette tous dans une suite interminable d'ahurissements.

En effet, ces deux messieurs ne peuvent ignorer le serment juré par les académiciens.

En voici la formule :

« Recevons des avocats, des diplomates, des hommes politiques, des vitriers, des confiseurs, n'importe quoi ou n'importe qui, mais « notre assemblée étant avant tout littéraire, « jurons de n'y admettre jamais un seul écri- « vain. »

Du reste, l'Académie veut avant tout faire de la politique. Il est vrai qu'elle est assez timbrée pour en avoir le droit.

Elle n'exige pas de profession littéraire, elle demande seulement à ses candidats un programme politique.

Voici à peu près le genre de conversation qui s'engage entre les candidats et les académiciens :

— « Quels sont vos titres ?
— « J'ai publié, vers 1833, un roman qui....
— « Quel était le but politique de ce roman ?
— « Mon œuvre était simplement littéraire.
— « Qu'avez-vous encore à m'offrir ?
— « En 1840, il a paru de moi un feuilleton « que....
— « Quel parti flattait votre feuilleton ?
— « Aucun. Il était conçu en dehors de toute passion politique.
— « Vous n'avez pas autre chose ?
— « J'ai une comédie en cinq actes que....
— « Sur quelle idée politique roulait cette comédie ?
— « Voici. Un jeune homme du nom d'Eugène aime une jeune personne du nom d'Aurora, cette dernière qui le trompe pour un garçon limonadier a....
— « Cette donnée me semble originale, mais je ne vois là-dedans aucune idée politique ; qu'en dites-vous ?
— « J'ai voulu faire de la littérature.
— « Et vous avez le front de venir me demander ma voix. N'allez pas vous asséoir. »

Qu'on ne s'étonne donc pas si aux prochaines élections nous répondons aux candidats qui viendront nous demander nos voix pour entrer au Corps législatif :

— « Etes-vous classique ou romantique ? »

GEORGES PETIT.

LES BOULEVARDS

Hier, je me trouvais chez un perruquier ; pardon, je veux dire un coiffeur ; une jeune fille entre. Mise plus que simplement, elle s'adresse au patron : Monsieur, voudriez-vous m'acheter mes cheveux ? — Elle dénoue son fil et laisse tomber ses longs cheveux d'un noir d'ébène. — Ma belle enfant, dit le coiffeur, je vous en donne onze francs.

Sans marchander, sans répondre un seul mot, la pauvre fille prend place sur un fauteuil. Au premier coup de ciseau, je vis deux larmes couler silencieusement le long de ses joues. Le coiffeur, qui probablement avait fait là un excellent marché, riait, plaisantait : Vous n'userez plus votre peigne ; — vous ne vous ruinerez pas en pommade. Et à chaque mot de l'exécuteur les larmes de la pauvre enfant redoublaient.

Je sortis en toute hâte, car je l'aurais gifflé, ce coiffeur.

Le sirop Rob est un sirop dépuratif ; au fond, cela vous est bien égal et à moi aussi. Mais ce qui m'intéresse sérieusement, c'est que l'on fait sur le sirop Rob une remise de cinquante pour cent à MM. les militaires.

Vous allez me demander pourquoi l'on fait plutôt une remise aux militaires qu'aux menuisiers, aux charpentiers, ou à n'importe quelle autre corporation, je l'ignore.

Mais je trouve étrange qu'un négociant puisse sans rougir proposer une remise de 50 pour 100. Comment ! ce que vous vendez 10 fr. à Pierre, vous pouvez le donner pour 5 fr. à Paul, et vous ne perdez pas sur Paul, sans cela vous ne lui vendriez pas, donc vous gagnez sur Pierre dans une proportion étonnante, ce n'est plus du commerce cela.

Et pour conclure, je crois que si Rob peut donner son liquide à MM. les militaires avec une remise de 50 pour 100, il doit joliment se rattraper sur les pékins.

Je lis dans le *Figaro*, sous la signature Blavet, le petit fait divers suivant :

« Une course originale a mis en gaité jeudi les promeneurs du bois de Boulogne. M. de Vesin avait parié de franchir tous les obstacles de la piste : haies, fossés, barrière fixe, banquette irlandaise, etc., sans toucher à la bride. Il a gagné son pari... Le cheval a sauté par-dessus tout. »

Tout cela est fort beau, malheureusement il ne se trouve sur la piste du bois de Boulogne ni haies, ni fossés, ni barrière, ni banquette, ni quoi que ce soit qui ressemble à un obstacle, les courses du bois de Boulogne étant des courses plates.

Pour fournir à mon confrère Blavet un de ces faits divers dont il semble si friand, je parle avec lui quelque chose de bon que je ferai le tour de la piste du bois de Boulogne sur un cheval de fiacre.

Naturellement j'imiterai M. de Vesin et ne me servirai pas de la bride.

Et si mon confrère Blavet veut parier quelque chose de très-bon, je ferai ce même tour de piste sans bride, sans cravache et sans se le.

Et pourtant.... je n'ai jamais monté que des ânes.

Dame censure vient encore de faire des siennes ; elle a défendu, dans je ne sais quelle pièce, que l'on désignât un acte par ce titre : *Montretout*. — Or, à la deuxième station, en allant de Paris à Vincennes, il y a un chemin avec poteau indicateur et administratif qui se nomme carrément : *chemin de Montretout*.

Or, sur presque tous nos théâtres de fées on trouve des danseuses qui.... sur la scène....

Enfin, dame censure veut bien qu'on le fasse, mais pas qu'on le dise.

Un naturaliste vient d'importer en Algérie un oiseau, grand ennemi des sauterelles. Il se nomme *Martin-Triste*. Pauvre bête, la voilà forcée de détruire toutes les sauterelles de la colonie. On a eu soin d'avertir les Arabes que la chair de cet oiseau est détestable.

Il me semble qu'il y a un an, l'administration aurait bien fait d'avertir ces mêmes Arabes que la chair humaine n'est pas mangeable ; car on en a fait depuis quelque temps une assez jolie consommation.

Au lieu d'importer *Martin-Triste*, n'aurait-on pas bien fait de préparer les Arabes à manger les sauterelles. De cette façon on chassait la famine, on détruisait les sauterelles, et on éloignait un oiseau qui n'a rien d'élégant.

Émile LAMERY.

SILHOUETTES MUSICALES

Nos Chefs d'Orphéons

(N° 17)

A. MANIQUET

Maître des maîtres, chef des chefs, ex-musicien à l'orchestre du Grand-Théâtre, ex-organiste à Saint-Bonaventure, ex-directeur de l'école de chant du passage Thiaffait, ex-professeur en chef de toutes les écoles musicales, etc. Actuellement commerçant !!!

AU PHYSIQUE :

Avait, — dans le temps qu'il enseignait, — la taille haute, la voix forte, les favoris en brosse, le geste vif, la parole brève, l'abord imposant, l'air vieux, — à cause de sa chevelure à la Saint-Bruno, — la mise de son époque, — le chapeau un peu sur l'oreille. Se montrait quelquefois avec un cigare, jamais avec une montre.

AU MORAL :

Était, — au temps où il enseignait, — brusque, emporté, hautain, cassant, intimidant (on ne cite qu'un seul de ses élèves qui ait osé lui résister ; celui-là fut porté en triomphe par ses camarades au sortir de l'école). Plaisantait parfois, mais rarement ; avait des expressions assez pittoresques, quoique brutales et saugrenues. Exemple (à des jeunes filles) : *Vous chantez ça en complainte de guillotine*. — (A des jeunes gens) : *Vous coulez ça en lavement !... Enfilez-moi ces notes !* Quand on ne saisissait pas sa pensée il se fâchait pour de bon : *Faut-il vous parler patois, tas de paysans !...* Était très-sobre de compliments, ce qui leur donnait plus de prix et rendait d'autant plus fiers ceux qui en étaient l'objet. — Cassait pas mal de baguettes. Du reste, très-gai, charmant et galant... surtout hors de son école.

EN MUSIQUE :

Fut, — au temps où il enseignait, — compositeur fécond, directeur consciencieux, instrumentiste de talent, organiste, pianiste, violoniste, etc. A composé des solfèges, des messes et des chœurs en nombre incalculable. M. Grand-Perret, conseiller, a été son collaborateur. C'est à ce grand magistrat que nous devons le beau chœur sur LYON... et les vers que voici :

Lyon, reine des Gaules,
Ne vois-tu pas les splendides palais
Où végétaient des siècles !...

A fait éclore plusieurs chefs d'orphéons : Moley, Pompage, Cordet, etc.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

A, — depuis le temps où il enseignait, — quitté Apollon pour Mercure : a été dans la partie des vinaigres et dans celle des charbons. A organisé des fêtes musicales à Montluçon, à Saint-Alban, à Trévoux et fait partie du jury lors du grand concours de Lyon. N'attend pas sa silhouette dans le *Refusé*, car il se croit bien oublié, ce qui est une erreur. Précurseur de l'ère d'harmonie à Lyon, son souvenir vivra longtemps encore parmi nous. Honorable et honoré, ce Lyonnais fut une grande figure artistique locale qu'on aimera toujours à se rappeler. Il laisse un grand vide dans l'enseignement primaire.

Les élèves du collège de Saint-Chamond se souviennent de ce quatrain que fit Chassagnon, aujourd'hui marchand d'ornements d'église :

Quand en liberté l'on le laisse,
L'âne aux chardons court à grands pas,
Maniquet, lui, court à sa caisse,
Trahit quelquefois ses voluptés.

La caisse de Maniquet contenait... sa musique. Jadis, le « Père Maniquet », comme on l'appelait alors, était craint, aujourd'hui il est davantage regretté.

Pour l'une des cinq dernières silhouettes, L'ACCEPTÉ.

A BATONS ROMPUS

Dimanche soir, on causait à Passy, chez M. Jules Janin, de la nomination à l'Académie de M. Autran, de ce même M. Autran qui, au mois de novembre dernier, écrivait les vers suivants sur les *immortels* qui viennent de lui ouvrir leurs bras :

Hélas ! la vigueur des anciens
Parmi nous désormais sommeille.
Peu de nos académiciens
Sont de la force de Corneille !

— Quels sont ses titres ? disait quelqu'un ; je ne lui en connais d'autres que ses diners fameux habilement offerts.

— Eau de seltz *fortuna juvat* ! murmura le traducteur d'Horace.

Deux jeunes gens flânaient sur le boulevard des Italiens.

— Tiens, dit l'un, Théodore de Banville !
— Où cela ?
— Ce monsieur qui sort du passage de l'Opéra.
— Celui qui a une tête de moine ?
— Précisément.
— Théodore de Banville, alors donc ! Tu vois bien qu'il est vêtu de noir !
— Eh bien !
— Si c'était Théodore de Banville, il serait en vers.

Le Comte d'Essex, de M. Couturier, vient d'obtenir, au théâtre du Châtelet, un légitime succès.

A la première représentation, j'ai entendu ce dialogue entre deux spectateurs de l'orchestre :

— M. Hostein se décide à quitter les fées pour essayer de revenir au drame ; il a raison.
— Oui, c'est un essai qui promet.

On parle beaucoup des rigueurs de la Commission d'examen qui vient de refuser l'estampille au dernier ouvrage de M. Robert Halt, *Madame Frainex*, parce que ce livre, dit-on, contient un portrait beaucoup trop ressemblant de M. Dupanloup.

Pourquoi — par la même raison — n'impose-t-on pas aux photographes qui mettent en vente le portrait grêlé de M. Veuillot, l'obligation de faire disparaître les trous qui *écumaient* le visage de ce polémiste, sous peine de leur interdire la vente publique de ce portrait ?

— Que lis-tu là ?
— A nous deux ! Le défi d'Alexandre Weill à M. Dupanloup.

— Les réfutations pleuvent donc de toutes parts ?
— Oui. Oh ! l'évêque d'Orléans n'a qu'à bien se tenir, les libres-penseurs ne s'endorment pas et du côté des juifs Alexandre veille !

On élève ça et là dans Paris des colonnes pleines destinées à recevoir des affiches de théâtre.

Ces colonnes, qui affectent la forme de celles dites « Rambuteau » ou « Vespasiennes » — moins la cavité — intriguaient beaucoup deux calinos se promenant hier bras dessus bras dessous.

— Qu'est-ce que cela ? dit l'un.
— Ce sont des Rambuteau pour dames, répondit l'autre.

— Mais comment font-elles pour... ? Il n'y a pas de porte.

— C'est exprès, répartit le calino-cicérone avec un sourire malicieux, on a pensé que les dames seraient honteuses et confuses si les hommes pouvaient les voir entrer là-dedans ; c'est pour leur épargner cet ennui que l'on n'a pas fait de porte !

Mme Thierret, l'excellente duègne comique des Bouffes, est rétablie de son indisposition, et le théâtre du passage Choiseul a pu, par suite, reprendre ces jours-ci *Le Zouave est en bas*, « l'exhilarant vaudeville de MM. Edouard Lockroy et Paul Parfait.

Cette heureuse reprise a fait de la caisse des Bouffes un véritable Pactole dans lequel l'eau croît sans cesse et tout le monde trouve cela *parfait*.

Le *Pilori* a paru.
Il est flamboyant et promet de curieuses exhibitions ; mais les rédacteurs feront bien de se chanter souvent cette parodie de la ballade du grand poète :

Voici la censure qui passe
Cachez vos rouges encriers, etc.

Jules PELFEL.

LE MUR DU VOISIN

Echos de la vie privée.

A MON VOISIN... DES DEUX SEXES.

Deux mots, voisin, et je me sauve, deux mots pour vous dire comment et pourquoi je me trouve sur votre mur... pourquoi et comment, l'autre jour, je suis entrée sans saluer.

Je suis sur le mur parce qu'on m'y a mise et portée.

J'ai négligé la révérence pour être à mon entrée et que le temps manquait : Une révérence dans les couloirs vous eût peu édifié, voisin.

Le docteur Astier, aujourd'hui mon confrère, et le Directeur du *Refusé*, aujourd'hui le mien, m'ont l'un et l'autre d'un commun « désaccord » portée et mise au pied du mur. — Le premier en me prêtant ses épaules d'athlète... littéraire, le second en m'offrant sa main d'homme aimable et poli. — J'ai mis le pied — littéraire toujours — sur les épaules qui s'y prêtaient, et la main dans celle qu'on me tendait ; et voilà, voilà comment et pourquoi il se fait que sans le savoir, en passant d'une éminence à l'autre, je me trouve chez vous et aux écoutes.

La révérence, je la fais.

Ces Messieurs, sans distinction de sexe, je les remercie.

Maintenant que je suis en règle avec tous, que vous m'avez — du moins je l'espère — acceptée et accueillie, passons au programme et à mes intentions.

De l'esprit, quand j'en aurai. — Voisin, je réclame l'indulgence pour les jours de relâche. — De la verve, quand je pourrai... de l'apropos, quand il viendra... de la critique, fort souvent... de la malveillance, jamais... les convenances, toujours. Je parlerai de tout et surtout... en vers et en prose, selon l'esprit et le

moment, quand et comme il me plaira. Je serai brève, car je hais les longueurs... Vraie, car je hais le mensonge. J'éviterai l'erreur, si je puis, et vous la signalerai. Je crois être logique et dans le sens vrai — vous en jugerez. — La vérité est mon clocher. Je la monte souvent et la dis toujours quelle qu'elle soit, sans prendre des gants ou de détours. — Qu'on veuille bien se le tenir pour dit. — Le grand mur de madame, le festin de madame, le pourquoi de ceci, le comment de cela, seront à moi de bonne prise — parfois pour vous. Je relève qui tombe et encourage qui souffre... mets au pilori les sots et les mauvais... tends la main à un sexe et ne méprise pas l'autre — Avis à mes confrères, à Astier — Je suis bavarde comme une pie... dis tout ce que je sais, je sais beaucoup — tenez-vous sur vos gardes.

Voilà pour l'écrivain — confrère du docteur Astier. — Passons à la femme — antipode de ce dernier.

Point d'âge — la femme n'ayant jamais que celui qu'on lui prête et qu'elle montre : j'ai celui de tout le monde. — Ni belle ni laide, jolie ou laide, selon le moment et l'expression ; ni frêle, ni forte, mais pourtant d'assez de poids pour peser sur les épaules — toujours littéraires — de mon confrère Astier, où elle pose plume en main depuis le 26 du mois dernier. Veuve — vous le savez — ce qui la rend indépendante et libre. Les cheveux ont été noirs, très-noirs même, et à part quelques filets blancs, précurseurs de l'hiver, le sont encore, dieu merci ! La peau est, sera et a toujours été brune, il y en a même qui disent noire. Les yeux sont brillants ou mauvais, selon qu'il regarde — *en Salut Public* ou *en Refusé*. — Le nez est un peu fort... charnu du bout. Les joues sont fraîches... parfois encore, mais le temps des roses est passé pour elles ! La bouche est souriante ou moqueuse, selon qu'elle s'adresse à Pierre ou à Paul. Le front est vaste... le menton rond et le visage ovale. La taille...

On n'en porte plus, c'est passé de mode, passez-vous-en. Le pied...

Je ne regrette rien, voisin, ni le pied, ni la main ; le premier est encore leste et petit, la seconde toujours généreuse et prête aux amis.

Voulez-vous être le mien, voisin ? — La voici !

V^e REYMOND.

A TRAVERS L'EXPOSITION

Prologue.

APRÈS un premier tour au salon, si vous avez encore assez de forces pour vous trainer jusqu'à une banquette, et, une fois assis, s'il vous reste assez d'empire sur vous-même pour ne pas vous endormir, la première pensée qui vous vient à l'esprit est celle-ci :

Si pendant la nuit un gardien intelligent enlevait tous les portraits, toutes les batailles et toutes les nudités, on serait obligé de mettre les volets sur la boutique ; il n'y aurait plus de salon. Ce qui prouve que les paysages et les toiles de genre ne sont pas en plus grand nombre à l'exposition de cette année qu'aux expositions précédentes. Pourquoi ?

Les portraits sont généralement faits sur commande et bien payés, tandis qu'un paysage, même réussi, peut rester dix ans à la vitrine d'un marchand du boulevard.

Dans un pays chauvin comme le nôtre, les batailles sont lestement enlevées ; du reste, le ministère d'État en fait chaque année une honnête consommation.

Quant aux nudités ?

— J'ai pour ami intime un peintre d'avenir dont je visite l'atelier assez régulièrement. L'an passé je remarquai que toutes ses esquisses, toutes ses ébauches, tous ses projets de toile représentaient la même femme nue dans toutes les positions avouables : je lui en fis l'observation un beau matin. Pour toute réponse, il me fit signe de le suivre, ouvrit la porte, fit couler doucement sur la tringle un rideau en damas bleu, et je vis la plus jolie blonde qu'il soit donné de rêver. Elle dormait doucement la tête appuyée sur son bras nu, ses longs cheveux dénoués folâtraient sur le rebord du lit.

J'avais compris.

— Pour moi, j'aime peu les portraits, je n'ai pas un goût très-prononcé pour les batailles, mais j'adore les nudités. Affaire de tempérament.

Et maintenant :

Au rideau.

M. Toulmouche.

RIEN de plus fin, de plus délicat, de plus sentimental que les toiles de M. Toulmouche. Voyez, celle-ci se nomme *Un Jour de fête*. Une jeune femme, une jeune fille, si vous voulez, frappe doucement à une porte entre-bâillée. Elle tient de la main droite un bouquet dont toutes les fleurs ont été choisies avec soin. Et tout à l'heure, quand elle va dire : je vous souhaite une bonne fête ! elle rougira jusqu'au blanc des yeux. Ma parole, je crois qu'elle rougit déjà, car elle sait que plusieurs baisers seront la récompense de sa gentille démarche.

Le dernier coup d'œil. — Ici nous sommes en présence d'une jeune fille, le doute n'est pas possible. Elle est toute préparée pour le bal ; ses bras nus, ses épaules, que dis-je, sa poitrine favorablement décolletée, sa coiffure confectionnée avec art, les fleurs et les rubans qui égaient sa

toilette, tout prouve qu'elle s'est attifée avec étude. D'une main elle tient une glace complaisante et y jette le dernier coup d'œil, le coup d'œil du départ. Elle sourit, elle minaude, elle est heureuse, tout va bien.

M. Toulmouche est le lèchreur par excellence, ses toiles sont étudiées, caressées, finies; encore un pas ce serait la mignardise, mais ce pas n'est jamais franchi.

M. Viard.

Que les beaux fruits! comme les abricots contenus dans cette coupe sont naturellement rendus! c'est le cas de dire: On en mangerait. Et cette petite mouche gourmande qui vient picoter l'un d'eux, et cette tâche noirâtre, résultat d'un grêlon égaré. Ajoutez une grappe de groseilles échappée de la coupe et vous avez l'un des plus jolis tableaux de fruits exposés cette année.

Les trois Ages. — Imaginez deux lignes horizontales et parallèles: sur la première, une prune verte, une pomme dans toute sa maturité et un fruit quelconque complètement pourri; sur la seconde, un bébé, muni du bourrelet indispensable, un homme dans toute la force de l'âge portant vingt kilogrammes à bras tendu, puis un invalide traînant péniblement une jambe de bois.

Ajoutez que tout cela est finement et minutieusement peint; rien de brusque, rien de heurté. M. Viard est un réaliste dans la plus agréable acception du mot.

M. Gide.

Deux toiles charmantes, deux petits chefs-d'œuvre: *le Réfectoire* et *la Dictée*.

Ce sont des dominicains; dans la première toile il y a vingt physionomies, vingt types. On trouve de tout chez ces hommes, de la souffrance, de la misère, de l'abnégation, chez certains une espèce de parti pris qui ressemble à de la gaieté; ce sont les boute-en-train du couvent. — Je préfère encore la seconde toile. Dans un jardin, sous un semblant de bosquet, un moine se promène avec agitation et dicte un sermon au calligraphe de la maison. Il y a quelque chose d'étrange dans cet homme; on devine une imagination puissante aux prises avec l'incroyable, l'impossible, le mystère ou le miracle. Il tâche de se persuader, de se convaincre, car il sait que c'est la première qualité pour convaincre les autres.

M. Gide n'est pas un nouveau venu: médaillé une première fois en 1861, il est chevalier de la Légion-d'Honneur depuis 1866. Cette année, ses deux toiles sont des plus remarquées et elles méritent de l'être.

Vous connaissez peut-être cette légende: Deux peintres que nous nommerons Jean et Jacques disputaient constamment sur leur mérite respectif. Finissons-en, dit l'un; faisons chacun une toile et prenons des juges.

Au jour dit, Jean présente un groupe de fruits tellement réussis, que les oiseaux venaient les becqueter. Heureux de son succès, il se tourne vers Jacques: Allons, lève la toile qui couvre ton chef-d'œuvre, que nous le voyons enfin!

— J'ai peint une toile, répondit Jacques; ce que tu prends pour une toile, c'est mon tableau.

— Allons, dit Jean, tu es plus fort que moi; je n'ai trompé que des oiseaux et tu m'as trompé moi-même!

Cette légende me revient à l'esprit en voyant la toile exposée par M. Lambert. J'étais

avec un ami: Voici un coucher de soleil assez désagréable, lui dis-je.

- Ça, c'est un lever de lune.
- Un coucher de soleil.
- Un lever de lune.
- Un louis que si.
- Un louis que non.

Je me reportai au livret, et je lus: *Lever de lune*. J'avais perdu.

Emile LAMBRY.

AVIS.

Nous rappelons à nos lecteurs qui partent pour la campagne que le *Refusé* prend des abonnements de trois mois pour 2 fr.

Le journal arrive à domicile le samedi matin par le premier courrier.

SAINT-ÉTIENNE

Après bientôt trois mois d'un silence parfaitement motivé: la maladie, d'aucuns disent l'ennui, me revoici sur la brèche.

Il paraît que j'ai été demandé!... Des renseignements qui me sont parvenus, il résulte que, dans ces derniers temps, plusieurs lecteurs du *Refusé* auraient crié: Pick! Pick!... Donc me revoici.

Le théâtre a refermé ses portes après nous avoir donné comme bouquet de réserve et d'adieu: *Les Droits de l'Homme*.

Carlota Patti est venue, suivie de la pléiade d'artistes. Ma foi! on s'attendait à mieux, et sans m'en chier, je ne sais trop ce qu'il serait advenu de l'unique concert.

Berthelier, sur la demande de notre directeur, se propose de faire écrire quelque chose pour lui, et dont il viendra créer le rôle sur notre scène. Si pareille aubaine nous arrivait, le public stéphanois devrait une brave chandelle à M. Lamy.

Ulmann et sa troupe partis, nos artistes dispersés, le R. P. Félix est arrivé.

Ce monsieur a donné un sermon sans tambour ni trompette, personne n'en a rien su, donc pas d'appréciations possibles. A-t-il fait four ou salle comble?... Je ne sais.

Dans tous les cas, si le public s'est pressé le matin pour l'entendre, il n'a pas manqué non plus le soir aux *Bouffes stéphanois*. Est-ce que le sermon aurait déjà porté ses fruits?... Ah! diable, il y a donc de la bonne terre à Saint-Etienne, que toute graine y pousse, voire même la mauvaise!...

Le directeur des Bouffes a eu l'heureuse idée de joindre à sa troupe dramatico-lyrique quelques dames du corps de ballet du Grand-Théâtre de Lyon.

On suit avec plaisir les évolutions, les poses gracieuses de Mmes Cornaglia, Jeanne Richer et Ventura, toutes trois sous l'intelligente direction du sympathique M. Ruby, dont les contorsions comiques feraient rire plusieurs pompiers.

Ces dames inspirent des mots dans le genre du suivant:

- Entre deux *Bouts-Coupés* du crû:
- Que fais-tu par ce temps de pluie et de boue?...
- ... Des économies, mon cher.
- Et pourquoi faire! bon Dieu!
- Pour acheter ce coffre-fort. (Il désigne Mlle Jeanne Richer.)

ordinairement tranquille prit soudain un air de résolution énergique qui me frappa.

Je tremblais de tous mes membres, car j'avais toujours devant les yeux le vilain homme qui nous était apparu la veille, et j'entendais encore son rire sardonique résonner à mes oreilles.

Mon père me fit signe de me taire.

Puis il s'approcha de la porte, au-dessus de laquelle se trouvait une petite fenêtre garnie en dehors de barreaux de fer, et qui éclairait seule la pièce où nous nous trouvions.

Et montant sur un escabeau, avec précaution, afin de ne pas faire de bruit, il regarda dehors.

— Qu'est-ce que c'est, père? lui demandai-je; que vois-tu? Est-ce qu'il faut encore nous sauver? Sommes-nous poursuivis? Qu'est-ce que c'est?

— Ce n'est rien, mon enfant, me dit-il en revenant vers moi, ce n'est rien; je me suis trompé; j'avais cru entendre du bruit, quelqu'un qui marchait, mais c'est probablement le vent qui aura fait crié la porte...

— Le vent! m'écriai-je, mais il n'en fait pas... Il fait au contraire un temps superbe...

Et comme je regardais le ciel qui était bleu tout à l'heure, je vis qu'il se couvrait d'épais nuages, et une lueur le traversa.

— Un éclair! dis-je.

— Il va faire un temps épouvantable, dit mon père

— Un coffre-fort!... Et pour y mettre?...

— Les économies que je fais, parbleu! Pour des crevés du crû, c'était assez bien réussi; mais j'ai trouvé tout ce dialogue dans le dernier numéro du *Géant*, et sous la signature de Noël ALETTAG!... Pas méchants nos *Bouts-Coupés*, mais pas forts. Après l'argent à papa on broute le son d'autrui.

Jean PICK.

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

En faisant, l'autre jour, la nomenclature des agréments du printemps, j'ai omis les chiens enragés.

Ils font cependant assez parler d'eux, à cette époque de l'année.

L'arrêté... sévère du maire de Caen, dont je vous ai entretenus, semble avoir donné le branle. De partout, on prend, contre les chiens errants, des mesures sérieuses, bien justifiées d'ailleurs.

Lyon n'est pas en retard. A plusieurs reprises déjà les journaux graves de la localité (ne pas oublier que *grave* est synonyme d'enn...bêtant!) ont eu l'occasion de s'étendre sur ce sujet.

C'est une raison pour que nous parlions d'autre chose.

On lit dans le *Courrier de Lyon* du mardi 12 mai 1868, édition du matin, dans une relation du journal de Rome:

«...rape a terminé en déclarant qu'il était de son devoir de défendre ses droits et qu'il avait la ferme volonté de les faire valoir, et il a protesté de sa cordiale confiance dans la valeur éprouvée de ses soldats, VALEUR! qui a eu la gloire de soutenir la — CAISSE — de la religion et du droit.» (sic)

Enfin! voilà le *Saint-Siège* qui entre dans la voie de la franchise et des aveux!!!

Avez-vous remarqué la desopilante charge du D^r Astier, publiée, sous un nom d'emprunt, dans l'avant-dernier numéro de *l'Eclipse*?

C'est un peu ça?... Satané Gill! vous attrape-t-il une ressemblance!...

Noublions pas que je suis ici pour faire une revue des journaux de province.

Charles Nodier est resté fidèle aux marionnettes jusqu'à la fin de ses jours; il adorait Polichinelle, et son ambition était d'imiter cette voix grasseyante qui devait faire le succès de Grassot.

Un jour, il essayait dans une baraque de marionnettes, la pratique qui sert de voix à l'illustre Polichinelle.

L'instrument s'engagea dans son gosier: — Avalez, avalez, Monsieur! crie l'homme, il n'y a pas de danger...; celle que vous tenez, je l'ai avalée plus de dix fois!

L'effet fut instantané; C. Nodier rejeta l'instrument, et jura qu'on ne l'y prendrait plus.

(Le *Diable boiteux*, de Montpellier.)

L'Académie de Marseille vient de mettre au concours la question suivante: *Donner les raisons principales qui, à Rome, poussaient l'Impératrice Poppée à prendre des bains de lait.* (Le *Peuple*, de Marseille.)

Que de prose, ô *Poppée*, on va commettre en ton nom!

qui avait l'air de plus en plus souffrant. Il faut aller nous reposer, Lilia.

Il n'avait pas encore achevé de parler qu'un coup de tonnerre éclata suivi d'autres éclairs plus courts et plus rapprochés.

Un mauvais lit caché dans des grands rideaux rouges se trouvait dans un enfoncement de la chambre.

Mon père me força à m'y coucher, se contentant pour lui d'une espèce de natte qu'il approcha de mon lit et sur laquelle il s'étendit.

Depuis combien de temps dormions-nous?

Je l'ignore.

Mais tout à coup je me réveillai en sursaut.

On avait marché dans la chambre.

Je me penchai du côté de mon père.

J'entendis le bruit égal de sa respiration.

Il dormait.

Ce n'était pas lui.

J'eus peur.

Le bruit des pas qui avait cessé quand je m'étais réveillée recommença.

On s'approchait de moi.

Je voyais même l'ombre qui s'avavançait.

Je voulais crier, réveiller mon père, impossible!

La frayeur m'avait paralysée.

Et l'ombre avançait toujours.

Soudain, comme elle allait me saisir, mon père se réveilla.

On lit dans *l'Univers*:

La fête du B. Benoît Labre a été célébrée à Rome, avec une ferveur singulière. Le peuple s'est plu, après avoir vénéré la tombe du glorieux mendiant, à allumer de grands feux dans le quartier de la madona del Monti.

J'entends d'ici Joseph Luigini appeler le quartier ainsi illuminé: le *camp de Labre*!

Ah! à propos?

Le *Refusé* est en retard avec Joseph Luigini. Que celui-ci nous permette de lui adresser ici nos félicitations pour le succès qu'a obtenu la magnifique exécution de son concert. — Nous avons à féliciter également son fils, qui nous paraît appelé à un brillant avenir.

Deux journalistes se rencontrent (deux amis, j'en doute):

— Eh! que faites-vous donc, mon cher?

— Moi, rien! je promène mes idées.

— C'est juste: elles sortent si rarement!

(Le *Guetteur*, de Valence.)

Nous sommes au bague de Toulon. Un forçat allemand reçoit la visite d'un de ses compatriotes.

— Eh bien, mon pauvre Georges, êtes-vous content?

— Hélas! ou il y a de la chaîne, il n'y a pas de blaisir...

Voulez-vous une autre variante à ce proverbe?

La voici:

Où il y a de la *Jeanne*, il n'y a pas de plaisir.

A appliquer au premier vaudeville dans lequel notre Déjazet jouera le principal rôle.

DANS LA RUE.

On a regagné d'Orléans. Vous y verrez les détails des fêtes que l'on y a données, au sujet du voyage de Leurs Majestés, — ainsi que les discours que l'Empereur des Français a daigné y prononcer... »

— Vous voulez dire: « a oublié d'y prononcer » — interrompt un passant... en marchant vite.

(Le *Refusé*.)

A UNE NOCE.

Entre deux invités:

— Regardez donc l'épousée... Elle est vraiment charmante.

— En effet... son costume de mariée lui va à ravir.

— Oh! il y a quelque chose qui lui va encore mieux.

— Quoi donc?

— Son mari!

PENEY.

VARIÉTÉS

L'ESPRIT

Les journaux qui composent ce qu'on appelle la petite presse (et ces journaux sont assurément beaucoup plus amusants que leurs grands frères de la grosse presse), prennent, justement pour être amusants, leur bien où ils le trouvent.

Leur bien, c'est l'esprit qui est « en l'air » tout comme celui qu'ils ont en tête. Les anciens anas les ont longtemps sustentés; mais tout finit par s'user, le sac se vide, les histoires sont connues et vous avez certainement remarqué bien souvent que le nombre des bons mots, farces, facéties qu'on entend citer, de ci de là, entre plusieurs personnes, est toujours connu, sinon par tout le monde, au moins par quelques-uns,

L'ombre resta immobile.

Cela me rendit du courage, et je me mis à appeler mon père.

Mais au même instant mon père s'était trouvé debout et avait fait feu dans la chambre.

L'ombre avait disparu.

Mais pas assez vite cependant pour que nous ne pussions, à la lueur d'un éclair, reconnaître l'homme de la montagne.

— Toujours lui! murmura mon père,

Nos hôtes, que ce bruit nocturne n'avait pas réveillés ou peut-être pas surpris, ne bougèrent pas.

Mon père alluma un morceau de chandelle, et là,

glissa des balles neuves dans les canons de ses fusils.

Quel était cet homme?

Qu'avions-nous à craindre?

Nous connaissions-il?

Était-ce un ennemi?

Tout cela je l'ignore encore, mais ce que je sais bien c'est que le lendemain nous quittâmes le pays.

Enfin, un jour nous revînmes en France, à Lyon.

Mon père avait-il obtenu sa grâce?

Le danger qui le menaçait avait-il cessé?

Encore une énigme pour moi.

Ici la jeune fille s'était interrompue.

Elle avait entendu le bruit d'un pas dans les escaliers.

Feuilleton du *Refusé*

N° 25.

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PREMIÈRE PARTIE

LES

JOURNÉES D'AVRIL

(1834)

Par UN OUBLIÉ

Le manuscrit de Lilla.

(SUITE)

En effet, la jeune fille vint bientôt nous servir un modeste repas.

Après quoi elle posa sur la table un paquet de tabac et un rouleau de papier à cigarettes.

Le grand air nous avait donné de l'appétit et je devorais avec avidité, tandis que mon père mangeait à peine, car il souffrait toujours beaucoup.

Nous allions nous coucher, quand, tout à coup nous entendîmes au dehors un petit bruit sourd, une espèce de frôlement comme si quelqu'un nous eût épiés à la porte.

D'un bond mon père fut debout, et sa physionomie

de façon que, quand l'un se met à raconter, un autre s'écrie : « Ah ! je la connais celle-là, » il rit avant le trait et pourrait achever l'histoire, si le premier voulait bien lui céder la place, ce qui n'arrive pas souvent et ce qu'il ne fait dans tous les cas qu'à contre-cœur et d'un air contrarié.

On fait peut-être encore quelques bons mots inédits ; mais ils sont rares, et presque toujours, quand ils ne sont pas d'anciens bons mots, ce sont ces mêmes anciens bons mots relapés et adaptés à une actualité quelconque.

Nos pères, plus naïfs que nous, faisaient des recueils de bons mots qui se vendaient vingt sous, et quand ils avaient l'humour triste, ils prenaient leur petit livre, s'assayaient dans un coin, et, au bout de quelques pages, étaient tout seuls à se tordre les côtes. Ces recueils étaient comme une mine de fou rire. On avait du rire d'avance comme on pend un jambon dans la cheminée pour en couper une grillade de temps en temps.

Le rire est de lui-même assez respectable et assez précieux pour considérer comme bonne toute plaisanterie qui l'attire et le fait naître, quelle que soit la valeur ou la nature de cette plaisanterie.

On a dit que le calembour était l'esprit des sots, l'esprit de ceux qui n'en ont pas.

C'est vrai, assurément, si le calembour est su par cœur, si on l'a déjà entendu maintes fois répéter et si son auteur vient le placer avec peine et travail, mais si le calembour part comme un bouillon ; si, lancé à propos et sans préméditation, il produit une étincelle et un effet, s'il est complet et bien réussi, s'il embarrasse un présent, s'il met sur la sellette un absent ridicule ou méprisé, s'il est seulement drôle comme son, en un mot s'il fait rire, croyez bien qu'il n'est pas dit mal qu'il vaudrait mieux ne le dire pas, le dirait si

Pour rien au monde un homme d'esprit ne voudrait avoir la spécialité du calembour ni même celle des bons mots. Faire des mots est un affreux métier, non-seulement affreux mais encore dangereux, en ce sens que tel qui a semé un bon mot récolte souvent des soufflets ou tout au moins des coups de pied au derrière.

Ce doit être aussi très-fatigant et très-fastidieux. Si un faiseur de mots est triste ou seulement morose : « Eh bien ! lui dira-t-on, tu ne dis rien aujourd'hui, toi qui d'habitude es si drôle ? » Et le pauvre diable, s'il n'a que de l'esprit, reprend bien vite son collier, son bâton, si vous voulez, pendant que les auditeurs se croisent tranquillement les jambes, allument leurs pipes, sans autre fatigue ni dépense que de lui donner la réplique de temps à autre et de vider leurs verres à petites gorgées.

Il faut considérer un faiseur de mots comme une victime. Il peut avoir beaucoup d'esprit ; mais quoi qu'il en dise il sera toujours un imbécile.

Il y a bons mots et bons mots, comme il y a champagne et champagne. Les uns ne font rire que certaines personnes et doivent se concentrer dans un certain cercle, dans un certain monde. Ailleurs ils ne seraient pas compris et perdraient leur couleur et leur sel.

D'autres peuvent s'appliquer partout et à tous, parce que leurs drôleries roulent sur un défaut inhérent à l'humanité ou sur une situation dans laquelle chacun peut se trouver un jour ou l'autre. Il est à remarquer que les meilleurs bons mots, ceux qui sautent le plus aux yeux sont les plus méchants. Certains, quoique spirituels, ne sont pas méchants, mais ceux-là sont les plus rares. Généralement un bon mot doit emporter la pièce et comme je le disais plus haut, ces mots-là sont des graines de soufflets. Tout au moins procurent-ils souvent de bons ennemis qui, à l'occasion, feront au diseur tout le mal possible. Et cela se comprend. Le nombre des niais, des crétins, des sots est incommensurable. Chacun de nous est un niais, un crétin ou un sot dans certaines circonstances, par la bonne raison qu'on n'est pas complet ni parfait, de sorte que le bon mot peut toucher non seulement un imbécile de

tous les jours, mais encore un homme d'esprit dans un mauvais jour.

Il y a donc beaucoup de chance pour qu'un bon mot ou plutôt un méchant mot tombe mal ou plutôt juste, touche au noir et soit un *casus belli*.

Il n'est pas nécessaire, pour qu'un mot, une facétie, une blague atteignent leur but et fassent rire, qu'ils soient spirituels.

Souvent une grosse bêtise, bien dite, empruntera à l'accent, au geste, à l'expression du visage un je ne sais quoi qui lui donnera du montant. Un homme sot est très-souvent drôle. Il est rarement spirituel. Pour l'être il faudrait qu'il ne fût que gris ; mais quand on rit de l'homme sot, ce n'est assurément pas de ce qu'il dit, mais de toute sa personne, de ses gestes impossibles, intraduisibles, de ses attitudes, de ses idées toujours baroques. Encore l'esprit surnage-t-il toujours un peu dans ce naufrage du bon sens et de la raison.

L'entourage a aussi son influence sur l'esprit. Dites des finesses à des sots qui ne les comprennent pas, soyez sûr que vous ne leur en direz pas longtemps ; car on ne fait pas de l'esprit pour soi tout seul. L'esprit n'existe que sur une scène. Un homme qui se ferait des calembours pour lui tout seul ne tarderait pas à se faire peur. Si drôle, si bien dites que soient ses paroles, il se demanderait vite si elles sont vraiment drôles ; il douterait de lui-même ; il se composerait une triste galerie et ne s'applaudirait pas, au contraire, les chandelles fumeaient bientôt, le silence de la salle glacerait l'acteur et la représentation n'irait pas jusqu'à la fin.

L'esprit ne se produit que devant un entourage sympathique. Il ne quitte volontiers l'œil qui le lance que un bon gîte et de son œil où il soit sûr de trouver à produire, de bonnes faces bien amies, des bouches souriantes et des cœurs ouverts.

Il y a cependant un autre genre d'esprit (la graine à soufflets), qui ne vient bien qu'en face d'un ennemi, d'un tartufe ou autre *charretier* à faux-col, ce qui doit être tout un.

Dieu vous préserve de cet esprit et de ces gens-là !

Edmond MAGNAC.

LA CHASSE

PROSE RIMÉE

La chasse est un plaisir de roi,
Et un proverbe... et l'on ajoute
Que le rafale qui la goute
Met tôt sa bourse en désarroi.

I.

De tout l'attirail des combats, affublé des pieds à la tête, afin de prendre ses ébats un Nemrod part un jour de fête.

II.

Il arrive aux abords d'un bois, juste à point comme un lièvre passe ; il le suit, le met aux abois... quand apparaît le garde-chasse !

Le vieillard, sans répondre, l'attira sur son cœur.

Il y eut un silence.

Puis, se laissant glisser à genoux, et lui prenant les mains, la jeune fille lui dit avec des larmes dans la voix :

— Qu'est-ce que tu as, ami ? quelle douleur te fait souffrir ? Parle-moi, je t'en prie.

Le vieillard releva lentement la tête comme quelqu'un qui se réveille d'un mauvais rêve, puis prenant dans ses mains la tête de la charmante enfant il lui déposa sur le front un long baiser.

— Ami, répéta Lilia, qu'est-ce qui te fait souffrir ?

— Ce que j'ai, répondit le vieillard en se levant et en marchant à grands pas, ah ! ce que j'ai, Lilia ? j'ai qu'une révolution se prépare effrayante et terrible... Le peuple est las d'être sous la tutelle des riches et sous le joug des puissants... Il relève la tête, il revendique ses droits, il veut avoir sa place au soleil ! Il y a assez longtemps qu'il est dans l'ombre ! Oui, je le répète, une révolution se prépare, elle est imminente, elle éclatera bientôt, et Dieu veuille que ceux qui ont été opprimés et méconnus n'usent pas de représailles contre les fripons qui les ont exploités quand ils étaient les plus forts ! car la vengeance d'un peuple esclave qui se délivre de la tyrannie et qui brise ses chaînes, est plus terrible cent fois que la cruauté des rois.

Puis après un silence pendant lequel il sembla réfléchir profondément, il reprit en changeant de ton :

III.

... Lieux interdits... procès-verbal !... — Ailleurs reprenant sa battue, tire... et c'est son chien Anniba qui reçoit la charge et qu'il tue !

IV.

Malgré tout, il suit son chemin ; point ne veut revenir bredouille. Son fusil crève dans sa main : faut rentrer le bras en *bandouille*.

MORALE.

Vous qui voulez faire parler de vos exploits cynégétiques, c'est pour vous plus simple d'aller braquer le gibier en boutiques !

L'ACCEPTÉ.

THÉÂTRES

Paris.

Le théâtre du Châtelet, après un insuccès avec les *Voyages de Gulliver* et un four complet avec le *Vengeur*, a laissé là la fêerie et vient de nous donner un vrai drame, le *Comte d'Essex*, de M. Couturier.

M. Couturier n'en est pas à son début ; il a déjà fait jouer à la Gaité un drame en cinq actes : le *Coup de Jarnac*. Cette pièce avait fait peu de bruit lors de son apparition et je crois que l'on comptait peu sur le nouveau drame de M. Couturier, qui ne semblait ne devoir être qu'un spectacle de transition.

Nous sommes heureux de le constater, le *Comte d'Essex* est une œuvre sérieuse et honorable qui a été accueillie par le public comme elle le méritait. Monsieur Couturier est un écrivain d'une grande valeur et qui entend parfaitement la scène ; il vient de remporter un brillant succès.

Mme Couturier, — la tragédienne Cornélie de l'Eldorado, — a un talent très-originalement et très-réel qui a été fort apprécié des spectateurs de la première. Elle a partagé avec son mari des applaudissements bien mérités.

Encore Offenbach ! Offenbach au Palais-Royal, Offenbach aux Variétés. Eh bien, je ne sais si je me trompe, mais je crois que ce sera bientôt tout. Les œuvres nouvelles du maestro sont de beaucoup inférieures à *Orphée aux enfers*, à la *Belle Hélène*, à *Barbe-Bleue*, à la *Grande Duchesse*.

La *Vie parisienne* était loin de valoir la *Grande Duchesse*, *Geneviève de Brabant* ne valait pas la *Vie parisienne* ; le *Château de Toto* est bien au-dessous de *Geneviève de Brabant*. Au train dont il y va, l'auteur de la *Chanson de Fortunio* — un vrai bijou, par exemple, ce petit acte — sera bientôt au bout de son rouleau. Et puis le public commence à se fatiguer du genre H. Meilhac et Ludovic Halévy.

Sans Bressant, Hyacinthe, Gil-Pérès, Lassouche, Zulma, Bouffar comme interprètes, sans les Offenbachistes qui trouvent admirable tout ce qui sort de la plume et du cerveau du maître, la pièce fût tombée à plat.

Je ne suis plus de l'avis de ceux qui disent : la musique est charmante puisquelle est d'Offenbach. Dans le temps peut-être, mais plus aujourd'hui. Nous en avons une nouvelle preuve dans le *Pont des soupirs*, pièce jouée aux Bouffes il y a quelques années et reprise vendredi dernier aux Variétés.

Cette charge vénitienne primitivement en trois actes a été remaniée, corrigée et considérablement augmentée ; elle a quatre actes aujourd'hui. Il eût mieux valu reprendre purement et simplement la pièce des Bouffes que d'y ajouter quelques morceaux complètement insignifiants.

M. Cogniard avait fait jurer, paraît-il, à tous les artistes qu'ils joueraient la pièce telle qu'elle était écrite sans y rien ajouter, sans y rien retrancher, sans cascades enfin. Ils ont tenu leur promesse le premier soir. A l'issue de la représentation, le directeur les déliait de leur serment. Faites tout ce que vous voudrez demain, mes amis, leur dit-il. Les interprètes ne se le

— Ecoute, Lilia, à partir d'aujourd'hui tu ne sortiras plus seule, et tu ne recevras personne en mon absence.

Je te le promets, répondit la jeune fille, mais tu vois bien que la recommandation était inutile, car ainsi que tu me l'avais recommandé depuis longtemps, je ne reçois aucun voisin.

— Et chez qui vas-tu ?

— Chez personne.

Puis se reprenant aussitôt :

— Excepté chez la mère La Grise... tu sais, cette pauvre femme qui a été si malade et que nous avons guérie.

— Et la mère La Grise, qui reçoit-elle ? Qui va chez elle ?

— Personne, répondit la jeune fille en rougissant un peu.

— Personne. En es-tu bien sûre, Lilia.

— Oui, une amie... personne, excepté...

— Excepté ? fit vivement le vieillard.

— Excepté son fils.

— Ah ! elle a un fils ?

— Oui, mon ami.

— Nest-ce pas un grand jeune homme brun ?

— Très distingué, mon ami. Il adore sa mère, et quand elle a été malade, il a passé toutes les nuits à son chevet.

— Il n'a fait que son devoir.

sont pas fait dire deux fois. Et les cascades vont leur train.

C'était nécessaire.

Pour E.-A. Spoll empêché :

Gustave LEBLOND.

Lyon.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Les représentations de M. Geoffroy continuent d'attirer le public. Sans parler du *Père de la Débutante*, qui a fait salle comble dimanche au Grand-Théâtre, l'*Héritage de M. Plumet*, comédie de Barrière et Capendu, et surtout *Mercadet*, la pièce de Balzac, ont été pour l'artiste parisien de véritables succès.

Nous avons déjà dit ce que nous pensons du talent de M. Geoffroy ; nous n'avons donc pas à y revenir aujourd'hui. Seulement, nous avons regretté quelquefois qu'il ne fût pas mieux secondé. Ainsi, sans aller chercher bien loin, Mmes Meyronnet et Meyer sont tout à fait insuffisantes dans le *Père de la Débutante*. Nous passerions encore volontiers sur les défauts de Mlle Meyer ; nous sommes habitués à la voir mauvaise dans tout ce qu'elle joue ; mais il y a évidemment parti-pris chez Mlle Meyronnet de ne point tenir ce qu'elle promet. Au *Printemps*, *Nos bons Villageois* et *Gringoire*, lui ont fourni d'excellents rôles qu'elle a joués d'une manière satisfaisante : pourquoi n'apporte-t-elle pas les mêmes qualités et les mêmes soins consciencieux dans toutes les pièces qu'elle joue ? Il lui serait très-facile cependant de tenir convenablement son emploi.

L'*Héritage de M. Plumet* a été très-bien joué par MM. Bondonis, Laly, Luceo, Chevalier, Harville et Mlle Clarisse, qui a trouvé dans le personnage de Mme Robineau un rôle dans ses moyens. Je reprocherai à M. Lecomte de s'être trop souvent du général Boum dans son rôle de vieux commandant. La comédie ne permet pas des exagérations grotesques qui nuisent à la vérité des caractères. Quant à Mlle Meyronnet, il faut, pour ne pas blesser ses susceptibilités, s'en tenir à ce que nous en avons dit.

La *Grammaire*, un charmant vaudeville que nous avons vu jouer par M. Lebrun, nous est revenu avec M. Geoffroy dans le rôle de Caboussart.

Enfin, citons dans *Mercadet*, après M. Geoffroy, dont c'est une des meilleures créations, M. Lecomte — parfait cette fois et très-vrai dans le rôle de Violette — et MM. Laly, Stanislas, Harville et Mlle Maurel, qu'il serait injuste d'oublier.

Quant à Mme Ballauri, elle n'était pas bien sûre de son rôle. Ces hésitations disparaîtront sans doute à la prochaine représentation, ainsi que l'épaisse couche de blanc dont M. Thiéry s'était barbouillé le visage.

Dans *J'ai compromis ma Femme*, un acte assez rondement écrit et dans lequel M. Geoffroy joue avec tant de véritable bonhomie le personnage qu'il a créé à Paris, c'est M. Martin qui remplit le rôle précédemment tenu par Lamy d'hilarante mémoire.

M. Martin a l'air de s'amuser beaucoup. Il est regrettable seulement que sa gaité soit, tous les soirs, de moins en moins communicative.

Lamy, soyez-en sûr, nous reviendra de par la force des choses et de son talent.

Victor CHAUVET.

Dimanche 17 mai courant, à une heure, à l'occasion de l'anniversaire de la société des commis et employés, il sera célébré dans l'église de Saint-Nizier une *Messe solennelle* pendant laquelle une quête sera faite au profit des victimes de la famine et du typhus en Algérie.

M. Marthieu. L'Union chorale. Musique d'harmonie.

VIENT DE PARAITRE les *Propos de Thomas Vireloque*, par Jules LERMINA, rédacteur en chef du *Refusé*.

Cette série d'études sociales, touchant aux questions les plus élevées, la peine de mort, la prostitution, la science, les inhumations, est appelée à un grand succès. Un vol. in-18 Jésus. — Prix : 2 francs.

Le Propriétaire-Gérant : J.-N. CLERC.

LYON. — IMP. D'ARNAUD VINGTRINIER, RUE BELLE-CORDIERE, 14

— Sans doute, et il ne sont pas non plus avoir fait, davantage, mais sa mère a été bien heureuse de l'avoir, car sans lui...

— Et sans toi, n'est-ce pas, Lilia ?

— J'ai fait mon possible, répondit la jeune fille ; j'ai tâché de me rendre utile, et j'en ai été largement récompensée...

— Comment cela ? demanda le père Seul.

— D'abord, par quelque chose là, fit Lilia, en montrant son cœur, qui m'a dit que j'avais bien fait... et ensuite par la reconnaissance, même exagérée de la mère La Grise et de monsieur Jacques.

— Monsieur Jacques.

— Son fils.

— Ah ! il s'appelle Jacques, fit doucement le vieillard.

Et il se promena longtemps dans la chambre, absorbé dans ses pensées.

Lilia, elle, s'était assise, et semblait aussi poursuivre un rêve.

A qui donc rêvait-elle ?

Hélas ! c'était le souvenir de Jacques qui venait de se réveiller dans son cœur, souvenir qui devait bientôt faire naître un amour profond.

(La suite au prochain numéro).